

N'est-ce pas un tel Sauveur que nous désirons qui nous sauve de la pauvreté, de la sujétion et de la douleur, etc. ? Et parce qu'il ne le fait pas, et qu'il ose avec cela se dire notre Sauveur, nous nous révoltons contre lui.

D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement au milieu du christianisme, contre les vérités du christianisme ? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables, ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement : que Dieu engendre dans l'éternité, que le Fils soit égal au Père, que les profondeurs du Verbe fait chair soient telles que vous voudrez : ce n'est pas ce qui les tourmente : ils sont prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les presse pas sur ce qui leur plaît : à la bonne heure, que les secrets de la prédestination soient impénétrables, que Dieu en un mot soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise. Mais Jésus-Christ est venu pour leur faire haïr le monde ; c'est ce qui leur est insupportable, c'est ce qui fait la révolte, c'est ce qui fait qu'ils le crucifient. Prenez donc parti, chrétiens ; ou condamnez Jésus-Christ, ou condamnez aujourd'hui le monde : *Si Baal est Deus, sequimini illum* : « Si Baal est Dieu, suivez-le. »

Mais, ô Dieu, nous n'osons plus parler de la sorte : on parlait en ces termes, quand la révérence de la religion était encore assez gravée dans les cœurs pour n'oser prendre parti contre Dieu, quand on sera en nécessité de se déclarer. Mais maintenant, mes frères, si nous pressons la plupart de nos auditeurs de se déclarer entre Jésus-Christ et le monde ; Jésus perdra sa cause, le monde sera hautement suivi, tant le christianisme est aboli, tant le baptême est oublié. Je ne vous laisse donc point d'option : non, non, la cause est jugée ; il n'y a rien à délibérer : *Nunc judicium est mundi*. Il faut condamner le monde : voici les jours salutaires où vous approchez de la sainte table ; c'est là qu'il faut condamner le monde, « de peur, comme dit l'apôtre, que vous ne soyez damnés avec le monde : » *Ut non cum hoc mundo damnemur* : mais ne le condamnez pas à demi, comme vous avez fait jusques à présent. Vous ne voulez pas aimer, vous voulez plaire ; vous ne voulez pas être asservis, vous voulez asservir les autres, et faire perdre à ceux que Jésus a affranchis par son sang, une liberté qui a coûté un si grand prix : *Lacerata est lex ;*

¹ III. Reg. XVIII, 21.
² I. Cor. XI, 32.

et non pervenit usque ad finem judicium :

« Les lois sont foulées aux pieds, et l'on ne rend jamais justice. »

Non, non, le monde doit perdre sa cause en tout et partout : car jamais il n'en fut de plus déplorée. Ne me demandez donc pas jusqu'où vous devez éloigner de vous les vaines superfluités : quand vous demandez ces bornes, ce n'est pas que vous vouliez aller jusqu'où il le faut nécessairement ; mais c'est que vous craignez d'en faire trop. Craignez-vous d'en faire trop, quand vous aimez trop pour vos parents, trop pour le prince, trop pour la patrie ; parce qu'il y a quelque image de Dieu ? [vous ne mettez] point de bornes [à l'égard de tous ces objets ;] à plus forte raison [n'en devez-vous point mettre] pour Dieu même : ceux qui veulent vous donner des bornes [ne connaissent point l'Évangile ;] on vous trompe, on vous abuse. La vie chrétienne [doit être une] continuelle circoncision : ne me demandez pas ce qu'il faut faire ; commencez à retrancher quelque vanité, et le premier retranchement vous éclairera pour les autres, etc. Aimez, voilà votre règle ; ayez la croix de Jésus dans votre cœur, elle fera une perpétuelle circoncision ; tant qu'enfin vous soyez réduits à la pure simplicité du christianisme. O que le monde, direz-vous, serait hideux, [si on le dépouillait ainsi de toutes ses vanités, et de tout l'éclat qui l'environne !] c'est ce qu'objectaient les païens : « Que les temps seraient heureux, disaient-ils, et que le Christ aurait apporté au monde une grande félicité, si l'on pouvait y jouir de tous ses plaisirs dans une parfaite assurance ! » *Si esset securitas magna nugarum, felicia essent tempora, et magnam felicitatem rebus humanis Christus attulisset*.

Condamnez donc le monde sans réserve. Ainsi puissiez-vous éternellement être en Jésus-Christ : ainsi puissiez-vous célébrer avec lui une Pâque sainte. Pâque, c'est-à-dire, passage : puissiez-vous donc passer, non avec le monde, mais passer avec Jésus-Christ, pour aller du monde à Dieu, jouir des consolations éternelles, que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur ! Amen.

¹ Habac. I, 4.

² S. Aug. in Psalm. CXXXVI. n° 9, t. IV, col. 1518.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Quels sont les plus grands ornements du triomphe du Sauveur. Comment la vaine gloire corrompt la vertu en la flattant. Danger des louanges : dans quelles dispositions nous devons être à leur égard. Pourquoi ceux qui sont dominés par l'honneur, sont-ils infailliblement vicieux. Par quels moyens l'honneur met les vices en crédit. De quelle manière il nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux. Remède à une si grande insolence. Mépris que nous devons faire du jugement des hommes en voyant celui qu'ils ont porté de Jésus-Christ.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur. Paroles du prophète Zacharie, rapportées dans l'évangile de ce jour, en saint Matthieu, chap. XXI, 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe : et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient au Capitole avec tant de gloire, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem te memento*. Ils ne se fâchaient pas de ce reproche : « C'était là, dit Tertullien, le plus grand sujet de leur joie, de se voir environnés de tant de gloire, que l'on avait sujet de craindre pour eux qu'ils n'oubliassent qu'ils étaient mortels : » *Hoc magis gaudet tantâ se gloria coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit necessaria*.

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe ; et quand je vois le pauvre équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je trouverais bien plus à propos, chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël « monté, disent-ils, sur une ânesse : » *Sedens super asinam*. Ah ! Messieurs, qui n'en rougirait ? Est-ce là une entrée royale ? est-ce là un appareil de triomphe ? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres, et prenez possession de leur royaume ?

Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais

¹ Apolog. n° 33.

² Zach. IX, 9. Matth. XXI, 5.

plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines : les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admirer cette entrée, accoutumons-nous avant toutes choses à la modestie et aux abaissements glorieux de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentiments aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : Ave.

Aujourd'hui que notre Monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Église commence à s'occuper dans la pensée de sa passion ignominieuse, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle : et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons bientôt changée tout d'un coup en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta* ; parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute d'or, » dit l'Écriture : *Fecit statuam auream* ; parce que rien ne semble ni plus riche ni plus précieux. « Toutes les langues et tous les peuples adorent cette statue : » *Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream* ; tout le monde sacrifie à l'honneur : et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée ? ne sont-ce pas les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire ? C'est donc, messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent ; je veux faire tomber sur cette idole le foudre de la vérité évangélique ; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur ; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain

¹ Daniel. III, 1.

² Ibid. 7.

fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître; comme ils ont été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie: c'est à ce tribunal que je te défère; c'est devant ce Roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens? je vais vous le dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la corrompre; secondement, de déguiser le vice, et de lui donner du crédit; enfin pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvait, de ses dépouilles: voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains!

PREMIER POINT.

Donc, mes frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse; j'ai pour témoin saint Jean-Chrysostôme, et dans un crime si atroce je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur. Ce grand prédicateur nous apprend que la vertu qui aime les louanges et la vaine gloire ressemble à une femme impudique qui s'abandonne à tous les passants: ce sont les propres termes de ce saint évêque¹, encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ces paroles: tâchons néanmoins d'entendre son sens, et de pénétrer sa pensée. Pour cela je vous prie de considérer que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions deshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges: jugez-en par l'expérience. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste, un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges; en l'une et en l'autre de ces rencontres, la mo-

¹ Hom. xvii, in Epist. ad Rom. n° 4, t. ix, p. 627.

destie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front: on se défend de ces deux attaques par les mêmes armes. Soit que vous vous montriez peu retenu dans la poursuite des plaisirs, soit que ce soit dans la recherche des louanges, on blâme votre impudence. Et d'où vient cela, chrétiens, sinon par un sentiment que la raison nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges. C'est pourquoi la même nature nous donne la pudeur et la modestie pour nous défendre de ces deux corruptions; comme s'il y avait du déshonneur dans l'honneur même, et de la honte dans les louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette âme avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean-Chrysostôme une infâme prostituée: elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur.

Toutefois il faut encore aller plus avant, et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne, car nous n'en connaissons point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*¹: « Prenez bien garde de ne faire pas vos « bonnes œuvres devant les hommes, pour en « être regardés. Ne va point prier dans les coins « des rues, afin que les hommes te voient; re- « tire-toi dans ton cabinet, ferme la porte sur « toi, et prie en secret devant ton Père: » *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito*². « Ne sonne pas de la trom- « pette pour donner l'aumône; je ne t'ordonne « pas seulement de la cacher devant les hommes, « mais lorsque la droite le distribue, que la gau- « che, s'il se peut, ne le sache pas: » *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua*³.

C'est pourquoi, dit très-bien saint Jean-Chrysostôme⁴, toutes les vertus chrétiennes sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire? mystère signifie un secret sacré. Autrefois quand on célébrait les divins mystères, comme il y avait des catéchumènes qui n'étaient pas encore initiés, c'est-à-dire, qui n'étaient pas du corps de l'Église, qui

¹ Matth. vi, 1.

² Ibid. 6.

³ Ibid. 3.

⁴ Hom. xix, in Matth. n° 3, t. vii, p. 248. Ibid. Homil. lxxi, n° 4, p. 699, 700.

n'étaient pas baptisés, on ne leur en parlait que par énigmes. Vous le savez, vous qui avez lu les Homélies des saints Pères? ils étaient avec les fidèles, pour entendre la prédication et le commencement des prières. Venait-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire, à l'action du sacrifice, le diacre mettait dehors les catéchumènes, et fermait la porte de l'église. Pourquoi? C'était le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier, fermez votre porte, c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous, « oignez votre face « et lavez votre visage, de peur qu'il ne paraisse que vous jeûniez: » *Unge caput tuum, et faciem tuam lava*¹: c'est un mystère entre Dieu et vous; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir.

Selon cette doctrine de l'Évangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique, élevée dans la maison paternelle dans une retenue incroyable: on ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées: elle garde le logis, et travaille sous la conduite, sous les yeux de son Père, qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, charmé principalement de sa retenue, *Videt in abscondito*²; qui lui destine un époux; c'est Jésus-Christ; et qui veut qu'elle lui donne un cœur pur, et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas en attendant qu'elle se laisse gâter par celles des hommes, ni cajoler par leurs douceurs. C'est pourquoi elle fuit leur compagnie, elle aime son secret et sa solitude. Que si elle paraît quelquefois, comme un si grand éclat ne peut pas demeurer toujours caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable: elle ne veut point attirer les yeux; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de « glorifier son Père céleste: » *Glorificent Patrem*³. Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée: y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste?

Que fait ici la vaine gloire? Cette impudente, dit saint Jean-Chrysostôme⁴, vient corrompre cette bonne éducation, elle entreprend de prostituer sa pudeur; au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes: *A thalamo paterno eam educit, cumque pater jubeat eam ne sinistra quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se*

¹ Matth. vi, 17.

² Ibid. 18.

³ Ibid. v, 16.

⁴ Hom. lxxi, in Matth. n° 5, p. 698.

ipsam ostentat: elle lui enseigne à se farder, à se contrefaire pour arrêter les spectateurs. « Ainsi cette fille si sage est sollicitée par cette « impudente à des amours deshonnêtes: » *Sic à lena corruptissimâ ad turpes hominum amores impellitur*. Vive Dieu! infâme, cette innocente se gâterait entre tes mains. O Jésus crucifié, voilà le crime que je vous défère: jugez aujourd'hui la vaine gloire, condamnez aujourd'hui l'honneur du monde, qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges: jugez, jugez, ô Seigneur, et condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

Et pour vous, mes chers frères, vous qui écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous; au nom de Dieu, veillez sur vous-mêmes; au nom de Dieu, prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes, pour en être vus et admirés. *Attendite*, dit-il: remarquez ces termes: « Prenez garde. » Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement: il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure, il s'avance à l'ombre de la vertu, pour faire mourir la vertu même. *Attendite, attendite*: « Prenez garde. » Ah! qu'il est difficile aux hommes de mépriser la louange des hommes! Étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres; et par conséquent qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables!

Saint Augustin, messieurs, nous représente excellentement ce péril dans le second livre qu'il a fait du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne: « Il est très-pernicieux, nous dit-il, de mal vivre: « de bien vivre maintenant, et ne vouloir pas « que ceux qui nous voient nous en louent, c'est « se déclarer leur ennemi; parce que les choses « humaines ne sont jamais en un état plus pitoyable, que lorsque la bonne vie n'est pas estimée; » *Siquidem non rectè vivere, perniciosum est: rectè autem vivere et nolle laudari, quid est aliud quam inimicum esse rebus humanis, que utique tantò sunt miseriorès, quantò minùs placeat recta via hominum*¹? Jusques ici, messieurs, la louange n'a rien que de beau; mais voyez la suite de ces paroles. « Donc, dit ce grand docteur, si les hommes ne vous louent pas quand « vous faites bien, ils sont dans une grande erreur; « et s'ils vous louent, vous êtes vous-même dans « un grand péril: » *Si ergo inter quos vivis te rectè*

¹ De Serm. Domin. in mont. lib. ii, n° i, t. iii, part. ii, col. 201.

*viventem non laudaverint, illi in errore sunt : si autem laudaverint, tu in periculo*¹. Vous êtes en effet dans un grand péril; parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle, sans y penser, en les entendant : mais vous êtes encore dans un grand péril; parce que non-seulement l'amour de vous-même, mais encore l'amour du prochain, vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable : ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnaissant; la charité ne le permet pas. Vous devez donc souhaiter, pour l'amour des autres, qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même : et c'est là qu'est le grand péril, en ce que devant désirer et craindre la même chose par différents motifs, chrétiens, qu'il est dangereux que vous ne preniez aisément le change; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes. *Attendite* : « Prenez garde » à vous, ô justes ! voici votre péril; prenez garde que dans les œuvres de votre justice, les louanges du monde ne vous plaisent trop, et qu'elles ne corrompent en vous la vertu.

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente : je veux bien le croire sur votre parole; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. « Il est assez aisé, dit saint Augustin, de se passer des louanges, quand on les refuse; mais qu'il est difficile de ne s'y plaire pas, quand on les donne ! » *Et si cuiquam facile est laude carere, dum denegatur; difficile est eâ non delectari, cum offertur*² ! Lorsque les louanges se présentent comme d'elles-mêmes, et que venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous les méritons d'autant plus que nous les avons moins recherchées; mes frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât.

Mais peut-être que vous me direz que ce n'est pas aussi un si grand crime, que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entendez-vous, chrétiens? que me dites-vous? quoi, vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu? Si

¹ De Serm. Dominin. mont. lib. II, n° I, t. III, part. II, col. 201.

² Epist. XXII, n° 6, t. II, col. 29.

vous n'en avez pas cru l'Évangile, au moins croyez-en le monde même. Ne croyez-vous pas par expérience qu'on refuse les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur? Pourquoi cela, messieurs, si ce n'est par un certain sentiment que celui qui aime tant les louanges, n'aime pas assez la vertu; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir, ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise? Ainsi l'empressement qu'il a pour l'honneur, fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paraître indigne de l'honneur. Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges? Tremblez, tremblez, fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte : ne croyez pas que ce soit assez de ne rechercher pas les louanges; le monde même en a honte, les idolâtres mêmes de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent.

Le chrétien, mes frères, doit aller plus loin; c'est une vérité de l'Évangile. Le Fils de Dieu lui apprend que, bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on le lui offre. Ce n'est pas moi qui le dis; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. Il ne se contente pas de nous dire : Je ne recherche pas la gloire des hommes : mais il dit : « Je ne reçois pas la gloire des hommes : » *Claritatem ab hominibus non accipio*¹. Et si vous trouvez peut-être que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant. *Clarifica me tu, Pater*² : « O Père, que ce soit vous qui me glorifiez; » que ce soit vous, et non pas les hommes. Et s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non queritis*³? « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui est de Dieu seul? » Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire.

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement : Celle-ci doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue : il faut rechercher celle-ci, quand on ne l'a pas, et refuser l'autre, quand on la donne. Doctrine de l'Évangile, que tu es sévère ! Quoi ! il faut au milieu des louanges étouffer cette complaisance

¹ Joan. V, 41.

² Ibid. XV, 5.

³ Ibid. V, 44.

secrète qui flatte le cœur si doucement ! Défendez-vous, ô Seigneur, de rechercher cet encens ; mais comment le refuser quand on nous le donne ? Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. Mais puis-je m'empêcher de la recevoir ? puis-je contraindre la langue de ceux qui veulent parler en ma faveur ? Laissons-les discourir à leur fantaisie ; mais disons toujours avec Jésus-Christ : *Claritatem non accipio*. Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes ; c'est-à-dire, je ne la reçois pas en paiement, je ne me repais pas de cette fumée. *Clarifica me tu, Pater* : « Que ce soit vous, ô Père céleste, qui me glorifiez. » Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connais le danger où tu me veux mettre ; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu ; tu feins de vouloir me récompenser ; mais c'est pour me faire perdre ma récompense, je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente : corruptrice de la vertu, je ne reçois point tes fausses douceurs ; ni tes applaudissements, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur anima mea; audiant mansueti et lætentur*¹ : « Mon âme sera louée en Notre-Seigneur ; que les gens de bien l'entendent, et s'en réjouissent. » Je t'ai vaincue devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation ; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice, en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux ; il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas², vient d'un jugement déréglé : or je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons ; puisque, se proposant l'honneur pour leur but et leur fin dernière, il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même : et jugez quel égarement. La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux ; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux ! N'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé ? n'y a-

¹ Ps. XXXIII, 2.

² 2. 2. Quæst. LIII, art. 6.

il pas du trouble et du renversement ? Premièrement, ô honneur du monde, tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

Mais il faut remarquer, en second lieu, que les vicieux qu'il engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte ; un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer le vice qui n'est que vice, qui montre toute sa laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut : les choses humaines ne sont pas encore si désespérées ; les vices que l'honneur du monde couronne, sont des vices plus honnêtes ; ou plutôt, pour parler plus correctement, car quelle honnêteté dans les vices ? ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu : l'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille ; et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusques à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde : il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme ; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois : elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée ; et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet ? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce ; une vertu ajustée, non point à la règle, elle serait trop austère ; mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole ; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains ; c'est-à-dire, c'est la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David¹ : il l'a promise à celui qui tuerait le géant Goliath², il

¹ I. Reg. XVIII, 27.

² Ibid. XVII, 25.